

Royaume du Maroc
Université Ibn Zohr
PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
ET DES SCIENCES HUMAINES
AGADIR

Série : Colloques et Journées d'étude

LE BASSIN DU DRAA CARREFOUR CIVILISATIONNEL ET ESPACE DE CULTURE ET DE CREATION

Actes des journées d'Etude

12 - 13 - 14 Novembre 1992:

- 1996 -

EMIGRATION ET FORMATIONS SOCIO—ECONOMIQUES AU SUD DE L'ATLAS

cas du douar Amjagag ¹

Mohamed Ait HAMZA

Faculté des Lettres et des
Sciences Humaines - Rabat

INTRODUCTION

Le présent exposé se fixe comme objectif, de démontrer à travers l'étude approfondie des systèmes d'organisation socio-économiques du douar ² Amjagag, le processus de la dynamique qu'a connu cette localité. Quels en sont les principaux facteurs, Les manifestations, et les conséquences

Le douar est formé de quatre groupements socio-économiques ou «lignages». L'étude de l'origine de ces groupes, de leurs rôles, et de leur projection géographique par rapport à quelques symboles, montre une nette hiérarchie dans le statut, depuis les «seigneurs» - même si le terme est inadéquat-jusqu'aux gens de métiers. Avec l'ouverture, ces derniers refusent la tutelle de ceux-là. Ce refus se manifeste de plus en plus dans le quotidien ; mais aussi dans toute la vie symbolique du douar.

I - UNE BASE SOCIO-ECONOMIQUE TRES HIERARCHISEE

1. Les formations sociales du douar.

Malgré tout ce qu'on a pu dire, écrire de l'égalitarisme et du socialisme primaire des sociétés traditionnelles, il est intéressant de constater que, quand on essaye de décortiquer la vie de cette société, dans son quotidien, dans sa symbolique, et dans sa vie matérielle, on s'aperçoit facilement que l'égalitarisme dont on parle n'est qu'apparant. En fait, le système d'organisation sociétal est basé plutôt sur une distribution des rôles sociaux et une division de travail : le berbère **Amazigh** (libre) est fier d'être le guerrier du douar (rôle politique), l'**Agourram** joue plutôt la fonction de conciliateur (rôle social), les hommes de couleur, souvent sont les gens des métiers (depuis les métiers nobles du fqih jusqu'au métier le plus humble du forgeron ou du berger). Cependant, chacun assume, joue, son rôle avec fierté et déclare son appartenance sans complexe.

Néanmoins, il faut remarquer qu'il est très difficile de parler de lignage au sens agnatique, car un même lignage peut renfermer des familles d'origine et même d'intérêt différents («seigneur» et son «client», par exemple). Le lignage peut s'identifier par le nom de la famille dominante ou par une caractéristique

1. Un parmi les 8 douars qui forment la fraction des Aït Hmad, incluse dans l'ancienne Commune Rurale des Mgouna sur le versant sud du Haut Atlas. (altitude 1800 m. Y = 31° 27', X = 6°12'), Feuille, Qalaa't Magouna au 1/100 000. 1973.

2. Dans la zone étudiée, le concept du douar n'est pas usité, on utilise plutôt l'épithète de Taqbilt ou Aqbil, qui a une connotation ethnique, ou le concept d'Igherm qui signifie un groupement d'habitants et qui veut dire ailleurs, grenier collectif.

générale à la communauté qui le compose (**Imazighn, Igourramn** ...). La particularité de notre douar se manifeste dans l'absence totale des noms signifiants une descendance unique. Le Tour d'eau, la dîme du Fqih, l'entretien de la mosquée ou de la séguia constituent les moments propices pour légitimer son appartenance à un lignage. Or cette unité dissimule souvent des inégalités socio-économiques et même un système d'exploitation non déclaré. C'est pourquoi les noms de groupe, groupement, communauté sont utilisées ici.

A Amejjag la formation sociale présente quatre rameaux différents :

Les Ichamrahn : Aït Igherm : Ils se prétendent être à l'origine de la création du douar (Igherm). Mais loin d'être homogène, cette fraction du douar est formée de trois grandes familles autour desquelles se cristallise un certain nombre de familles de Khames et de serviteurs (Iqadern ...). Les familles qui forment le noyau du groupement ont longtemps mis la main sur la majeure partie des meilleurs terres agricoles, et possèdent les plus grands troupeaux d'ovins, de caprins et de camélins. Elles accaparaient les pouvoirs économiques et politiques (cheikh, mokadem, élu). Leur habitat se positionne au milieu des terroirs agricoles, et près des ressources en eau, alors que celui qui abrite leurs Khemès et serviteurs se juxtapose avec celui des Imziln.

Les Aït Bouanzar : la deuxième fraction ethnique qui habitent le douar, se prétend être originaire des aït Seddrate du Dadès (M'ayach). Ils sont venus dans la région probablement fuyant les incursions des arabes Maâqil ou des Aït Atta du Saghro. Leur installation fut acceptée suite à un sacrifice (**tigharsi**). Cette fraction profite des mêmes avantages que la précédente. La fraction a assumé pendant très longtemps et continue à le faire la fonction du mokadem. Les relations entre ce rameau et le précédent, sont fortement intimes. Elles se matérialisent dans des liens de mariage, dans les ententes sur les parcours et surtout dans «l'asservissement» économique et politique du reste des habitants du douar.

Les Igourramn : Ils se nomment aussi Aït Ouzlague : concept qui fait allusion à la topographie (pente) du lieu habité. Ce sont des marabouts, descendant d'une grande Zaouia du Haut Atlas (Sidi Ouazzane). Leurs frères habitent les sommets de l'Atlas à Ouzighimt, mais aussi sur le versant Nord ⁽³⁾. Historiquement, ils jouaient le rôle de conciliateur, d'où la signification symbolique de la zone tampon qu'ils occupent entre le douar d'Amejjag et celui d'Ameskar. Ce dernier étant une fraction du douar «ennemi» Almedoun se trouvant en aval d'Amejjag ⁽⁴⁾. La communauté des Igourramn, ne se distinguait pas comme les deux premières par ses possessions matérielles. Elle ne possède ni les grands domaines terriens, ni les grands troupeaux, elle vivait surtout d'un petit commerce de bétail, des œufs et de la laine. Leur respect par la population est très limité, car, ils ont perdu leur caractère de saint en utilisant les armes disait-on.

Imziln ou Issoukiyn : deux concepts qui connotent des positions sociales inférieures. Le premier veut dire tout simplement, forgerons (métier socialement sous estimé), et le deuxième signifie gens de couleur. En fait, les élé-

3. TAOUFIQ Ahmad, 1983, la société marocaine au 19^e siècle (Inoultan, 1850-1912), pp. 78-79, Vol. 1. Ed. 1. Publication de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat.

4. Aït HAMZA M. 1991, Irrigation et stratification socio-spatiale, in Aspects de l'agriculture irriguée au Maroc. Edité par M. Ismail EL ALAOUI et P. CARRIERE. pp. 71-85, Montpellier. 1991.

ments qui forment cette communauté sont très hétérogènes. Ils sont soit des authentiques originaires du douar (Aït Ouzinb), soit des arrivants du Saghro (Imelouan) ou du Dra (Aït Dra). Ils exercent essentiellement des métiers : depuis le métier noble du fquih (Aït Talb), jusqu'aux métiers les plus humbles comme celui du forgeron, du khamès, du berger, du serviteur voire même esclave (on parle d'un certain Oubourhim, esclave chez la famille d'Aït El Haj). La cohésion et l'unité de ce groupement se manifeste dans la situation marginale qu'il occupe sur le plan politico-économique et social. Cette séparation est tellement nette qu'elle a justifié le comptage, comme entité à part, du rameau d'Imziln lors des recensements de 1936 et de 1960 ; c'est aussi le cas d'ailleurs pour les Imziln n'Rbat.

2. La projection spatiale des formations sociales.

La lecture critique de la projection spatiale des principaux éléments qui symbolisent la force organisatrice s'avère importante pour la compréhension des systèmes traditionnels. L'habitat, symbole du prestige social et économique a été choisi comme élément d'analyse, outre l'espace cultivable symbole de la force et du pouvoir économique. L'espace culturel est aussi un bon indicateur du pouvoir spirituel et social.

A) L'espace habitable différencié : L'espace habitable qui forme « l'Ighrem n'Amejgag » ne s'apparente pas dans le détail ni au grands qsar du Tafilalet et du Dra, ni au système des Kasbas du Sud. En fait, la même répartition signalée sur le plan ethnique se lit directement sur l'habitat. L'Ighrem se divise en quatre rameaux d'habitat dont chacun forme un îlot compact distingué par son site, sa situation et son nom de sous douar :

— L'Ighrem n'Igran habité par Ichamrahn se positionne près de la rivière, au milieu des champs sur une topographie de basses terrasses. L'habitat est groupé, entouré de remparts et de jardins clôturés formants parfois des Riad (habitation au milieu des jardins annexé à des châtelets). Les maisons s'élèvent sous forme de kasbas très étirées en hauteur sur 3 ou 4 étages. Il faut cependant remarquer que les anciens serviteurs de ceux-ci n'habitaient pas le même îlot.

— Le rameau des Aït Bouanzar par contre, se situe à la lisière du périmètre cultivable sur un glacis. Son habitat se caractérise par la juxtaposition de grandes kasbas correspondant chacune à l'habitation d'une grande famille. Les murs extérieurs de ces kasbas formaient jadis le rempart sans tours qui flanquait les habitations.

— L'habitation des Igourramn est formée par une Tighremt élevée en hauteur. Poussée vers l'extrémité Nord du douar, ce rameau se sépare du second ensemble par un torrent. Autour de cette Tighremt, on trouve une constellation de petites maisonnettes habitées par des étrangers à la communauté et même au douar (Imaghran, Aït Sidi ...).

— Les Imziln, dernier rameau, habitent dans des maisons moins élevées, (1 à 2 étages) formant des agrégats juxtaposés. Chaque ensemble abrite une ou plusieurs familles. L'ensemble se positionne sur une topographie accidentée vers l'extrémité Sud du douar.

Ainsi, comme on peut le constater facilement, la corrélation entre la situation sociale et le type d'habitat est très forte. L'un n'est donc que le reflet de l'autre.

B) Projection sociale et espace économique : Dans sa forme globale, la même corrélation remarquée dessus, se constate au niveau de la répartition des terrains agricoles. Une simple lecture de la toponymie des quartiers agricoles met en relief le caractère différencié de ceux-ci. Cette différenciation se manifeste au niveau des sites topographiques, de la morphologie des champs, dans la nature des sols, et dans l'abondance ou non des ressources en eau, mais aussi dans la distance qui les sépare des zones d'habitat. Ainsi on utilise le mot **tamadla** (pente), **Talate** (vallée) pour désigner les champs se trouvant sur ces reliefs ; le mot **essaloum**, **imarine** pour caractériser les jardins qui ont la forme des terrasses, **lanbi** pour signifier l'abondance de l'eau, **ijahjah**, pour désigner des sols squelettiques et enfin **ougougn** pour mettre en relief l'éloignement des jardins par rapport à l'habitat. Les champs sont aussi différenciés, selon leur taille (**taghda** = grande parcelle, **taghante**, **adarf** = petite parcelle).

Projeté sur une carte ayant comme toile de fond une trame sociale par famille ou lignage, le parcellaire montre une très nette coïncidence entre les très bons sols, l'abondance de l'eau, la proximité de l'habitat et les communautés « dominantes » (Aït Iggherm et Aït Bouanzar). A l'encontre les lignages pauvres des Imzila n'occupent que les zones marginales. Elles se caractérisent par leur topographie, par leurs sols pauvres, par la rareté de l'eau et enfin par leur éloignement des zones d'habitat.

Le favoritisme ou la marginalisation se traduit aussi manifestement au niveau des inégalités face à l'appropriation des terres agricoles. (tableau n° 1).

Répartition des terres de cultures N° 1

Groupe	Propriétaires	Superficie
Aït Iggherm	12	12,8
Igourramn	27	10,1
Aït Bouanzar	16	10,6
Imzila	28	9,57

Source : Service des Impôts agricoles Ouarzazate

Comme le rendement dépend très étroitement des moyens de production, il est clair que les groupes qui souffrent beaucoup sont ceux qui en ont moins.

Dans les zones de montagne, malgré la relative abondance de l'eau, l'étranglement des terres arables ⁽⁵⁾ fait que l'élément déterminant d'une classe, c'est surtout la possession ou non du cheptel. De ce fait, on y distingue trois grandes classes :

— Ceux qui possèdent quelques têtes ovines et une ou deux unités bovines, à l'étable.

5. La superficie cultivable recensée par les impôts agricoles ne dépasse pas 43,07 ha., alors que le registre du douar fait état de 51 ha. hors terres habous.

— Ceux qui possèdent plus d'une dizaine, mais moins d'une centaine de têtes et qui font appel, avec le reste des habitants du douar, aux services d'un berger collectif.

— Ceux qui possèdent plus d'une centaine de têtes, et qui se donnent généralement à la transhumance. Une partie de la famille se déplace constamment avec le troupeau à la quête des pâturages et de l'eau.

La différence ne se fait pas seulement au niveau de l'appropriation du troupeau, mais aussi au niveau du prestige que cela donne à la famille. En fait, la possession d'un troupeau permet aux propriétaires l'accès à l'exploitation des ressources collectives que forment les parcours. Ceux qui ont seulement quelques têtes exploitent les ressources de leurs champs (désherbage, fourrage). La possession d'un troupeau moyen, donne accès aux ressources qui entourent le village dans un rayon d'environ 5 à 10 km. Les vrais pasteurs par contre, ont accès à des ressources plus larges puisqu'ils se déplacent sur de très grandes distances et exploitent tout le collectif tribal.

Pour le cas du douar Amjag, la presque totalité des habitants possède quelques têtes d'ovins et 1 ou 2 unités bovines. Ceux qui font appel aux services du berger collectif sont déjà moindres. C'est le cas des Igourramn et des Imziln. Mais il faut aussi remarquer qu'on y trouve des familles qui ont un berger privé (2 familles chez les Imziln et 3 chez les Igourramn). Alors que chez les Aït Bouanzar, au moins 4 familles font de la transhumance avec un total d'environ 3000 têtes d'ovins et caprins. Chez les Aït Iggherm, une seule famille fait appel aux services de 3 ou 4 bergers et possède environ 3000 têtes de petit bétail et une quinzaine de chameaux. Les bovins, quelque soit leur nombres restent toujours à l'étable.

C) L'espace symbolique et les formations sociales.

La vie symbolique des communautés est aussi très importante dans l'analyse de ces transformations. La mosquée, le cimetière, l'école, les sanctuaires sont autant d'institutions qui véhiculent une culture et qui symbolisent dans la vie quotidienne des habitants beaucoup de choses. L'emplacement de ces institutions socio-culturelles est aussi très important. Il peut être un élément de l'unité, comme il peut aussi être sujet de discordance.

La mosquée : A Amejjag, chaque rameau (lignage) possède sa mosquée pour la pratique des prières quotidiennes. Par contre, la grande mosquée de Vendredi se localise chez les Igourramn (symbole de neutralité). Cette institution, vitale, se situe à moins de 5 mn à pieds des Aït Iggherm et des Aït Bouanzar, alors que pour s'y rendre les Imziln doivent faire au moins 15 à 20 mn.

Les cimetières : Dans le douar, on trouve deux cimetières. Un premier au Nord du douar avec son Marabout, commun au deux groupements : Aït Bouanzar et Igourramn, exceptée la famille des Aït Ben Ali ; un deuxième au Sud avec son Marabout, curieusement réservé aux Imziln et au Aït Iggherm sans que cela entraîne une interpénétration même au niveau des enterrements. C'est manifestement une «ségrégation» même dans la vie symbolique.

L'école : A partir du début de la décennie 60, l'école s'est implantée dans le douar. Cet établissement est dès le début rejeté par ceux qui ont les pou-

voirs politiques et économiques. A l'encontre sa localisation chez les Imziln peut s'expliquer soit par l'ouverture de ceux-ci, soit par la pression des autres groupes. L'école était perçue au début comme symbole de colonisation, et de laïcisation. C'est un moyen de diffusion de la culture des «Roumis». Les candidats préélus sont surtout les fils des «pauvres». Du côté des Imziln, un ancien mokhazni, assez ouvert, s'est même porté volontaire pour offrir le local abritant l'école et le maître, dans l'attente de la construction d'une bâtisse par les habitants. Le premier instituteur du Bled était considéré, au moins, les deux premières années, comme un fqih. Il est logé, nourri, blanchi gratuitement au même titre que le fqih de la mosquée, et sa présence a beaucoup marqué le douar.

II - LES FACTEURS DE CHANGEMENT.

Sans tomber dans un quelconque déterminisme absolu, nous pouvons dire que le contact avec l'extérieur est un élément très important dans le changement des campagnes. Les médias, l'école, le tourisme, l'administration, les routes, l'émigration et les différents contacts avec l'extérieur, sont autant de canaux qui participent au changement des comportements et de l'espace humanisé.

1) L'explosion démographique et la migration.

Tableau n° 2 : Evolution de la population du douar Amejgag

1936	1960	1971	1982	1992
404	454	579	669	709

Sources : — Recensements de la population
— Enquête personnelle 92

Il ressort du tableau précédent (N° 2), que le douar Amejgag connaît une nette évolution de la population. Entre 1936 et 1992, celle-ci a presque doublé. Le taux moyen d'accroissement annuel est très fort, et dépasse de très loin la moyenne nationale. La seule explication plausible à ce fait réside dans la perception sociale de l'enfant, dans les mariages précoces et dans la prédominance de la famille patriarcale.

En conséquence, les effets conjugués de la rareté des ressources économiques, de la pression démographique, et de l'augmentation des besoins en qualité et en quantité, ont forcé le douar à s'ouvrir à l'émigration (voir tableau N° 3).

Tableau n° 3 : Effectif des migrants à Amejgag (été 1992)

Groupe	Foyers restants ⁽⁶⁾	Foyers migr	Migrants sais.
Aït Igherm	16	7	8
Igouramn	28	11	18
Aït bouanzar	20	9	26
Imziln	32	29	54
Total	95	56	106

Source : Enquête personnelle (Août 92)

6. On retient pour cette division, non pas le critère géographique, ni ethnique, mais celui du tour d'eau, et de la dîme du Fqih, alors que le nombre total des foyers recensé en 1992 est de 105.

La forte mobilité de la population interne mais aussi externe, conséquente, touche à la fois les individus et les foyers. En 1992, le nombre cumulé des foyers quittants le douar s'élève à plus de 56, celui des individus migrants, saisonniers, dépasse 106, alors que, jusqu'à une date très récente, seuls ceux qui ont tué ou ceux endettés s'exilent. L'émigration était un phénomène socialement réfuté. C'est un acte censuré par la société. Seuls les gens persécutés s'aventurent et quittent le Bled soit vers les douars limitrophes ou vers le versant Nord de l'Atlas (Aït Atab, Tadla). Mais il est rare que les gens arrivent jusqu'à la zone urbaine du Nord Ouest du Maroc. Les déplacements des personnes sont très limités.

A partir des années vingt, le douar entre sous la zone du protectorat, les corvées imposées par les Chioukh obligent les habitants à quitter le Bled vers les chantiers publics qui ont précédé la pénétration militaire (route de Msemrir, route de Bougafer ...). La mobilisation contre les résistants à Baddou 1925, et à Bougafer 1933/34 ... a beaucoup touché la zone. Ce fut les premières découvertes du monde extérieur. Après la deuxième guerre, la grande famine survenue, suite à la sécheresse des années quarante (Aam Iboun) ⁽⁷⁾, pousse les gens à chercher la nourriture en s'orientant vers les plaines intérieures au Nord de l'Atlas, mais surtout vers le nouveau centre créé par la colonisation à Kelaât Mgouna. Les traces d'un habitat troglodyte (grottes autour de ce centre) témoignent encore de l'ampleur du phénomène du déracinement. Les personnes âgées parlent même d'une grande descente des tribus du Nord comme le Aït Messat, les Aït Atab et les Aït Bouzid vers le Sud. La fin des années quarante est marquée par l'ouverture du chantier du barrage Beni El Widan. Le mouvement de la population s'inverse. Beaucoup de jeunes entament leur première expérience migratoire. L'installation d'un premier aventurier sur le chantier a suffi pour déclencher le flux. Après, le chemin est tracé et emprunté par les troupes des maâlmîne (artisans en matière de construction en pisé). Ces troupes plient bagage après chaque campagne agricole et traversent le Haut Atlas vers le Tadla et les Sraghna pour y travailler un ou deux mois. Le départ et l'arrivée de ces ouvriers était un événement que tout le douar suit de près. Mais l'influence de ces mouvements sur l'économie était très limitée.

La fin des années cinquante est marquée par la naissance d'un autre mouvement. Il s'agit de l'exode des fqih. En fait, le douar ou plutôt toute la fraction des Aït H'mad s'est spécialisée dans la formation des fqih. Des familles originaires du Dra, du Tafilalet, se passent la mission de père en fils, et cette fonction devient pour la plupart des jeunes un moyen de promotion sociale. Mais l'inflation leur impose de quitter le Bled, pour compléter la formation, mais surtout pour décrocher une fonction. Les zones de prédilection sont surtout la région l'Azilal, Ouaouizght et le Tadla. C'est ainsi que le douar a connu le déplacement d'une quinzaine de fqih vers ces zones.

Vers la moitié des années soixante, c'est la grande émigration internationale qui opère dans la région. Mais la récession économique des années soixante dix a vite bloqué le mouvement. Le résultat est le départ de 9 per-

7. (Entre 1942 et 1949) On racontait que les autorités organisaient des rassemblements de population autour du Bureau des Affaires Indigènes de Kelaât Mgouna et distribuaient du riz et du sucre. Les gens mouraient de faim et de maladies (poux) à Almou n'Ou Dra (maison de bienfaisance). Le taux de mortalité était très fort, à tel point qu'on utilisait la luzerne comme linceul. (Le tissu étant rare).

sonnes dont 3 sont maintenant mortes, 2 réémigrés et 4 encore en famille en Europe, outre 3 enfants descendants des anciens émigrés du douar (1 en Amérique, 2 en Hollande).

Les démonstrations que font ces émigrés, les crises que connaît l'économie rurale : la décimation du cheptel par la sécheresse, la pression démographique face à l'exiguïté et le morcellement des terrains de culture, la monétarisation des relations et des échanges, l'échec de l'école, sont autant de facteurs stimulants, qui ont poussé les jeunes vers les grands chantiers de construction urbains. Le cap de 1975 est à cet effet très important. La majorité de ceux qui ont participé à la Marche Verte ont par la suite continué leur trajectoire migratoire dans les chantiers du Nord. Ces différents mouvements de main d'œuvre, entre autre, ont entraîné un bouleversement dans les mœurs, et les comportements, mais surtout une prise de conscience socio-économique et même politique des couches dites déshéritées.

2. L'impact de l'école.

L'école moderne a ouvert ses portes dans le douar au début des années 60, mais la scolarisation n'a touché qu'une minorité d'enfants. Le nombre total des scolarisés n'a jamais excédé 50 enfants par an, tout niveau compris. L'assiduité est très faible. Ainsi après plus de trente années d'ouverture, le rendement est resté presque nul. Au terme de l'année scolaire 91/92, les lauréats de l'école se trouvant au collège de Boumalne ou d'El Kelaâ sont au nombre de 14. (tous niveaux compris). Parmi eux 7 ont quitté la classe au milieu de cette même année. Seule une fille poursuit ses études secondaires. Le sens encore flou des études, le très bas niveau de vie, l'éloignement, la relative absence des infrastructures d'accueil, sont les principales raisons qui causent les fuites. Malgré cet échec presque total, l'école a marqué le douar par sa présence en tant qu'institution, celle des instituteurs, et surtout par les pratiques qu'elle diffuse. Elle est le concurrent principal de l'école coranique. Elle est le propagateur officiel des comportements urbains. Les notions du temps chronométré, du congé, du salaire, du travail non agricole rémunéré, moins sale, sont des nouveautés dorénavant introduites. Ces nouveautés non assimilées créent des complexes chez les jeunes écoliers. La seule et unique solution qui s'offre se trouve dans la migration.

Ainsi, si l'école a échoué dans la formation d'une élite sur place, au contraire une bonne quinzaine de fils d'anciens migrants originaires du douar, a décroché le baccalauréat, 4 ou 5 ont déjà atteint un niveau universitaire. L'effet de démonstration qu'exercent ceux-ci, entraîne chez le reste de la population, une relative prise de conscience et une ouverture d'esprit.

3. La dynamique sociale.

L'ouverture qu'a connu le douar, le départ massif, définitif ou saisonnier des jeunes, vers les chantiers urbains ou vers l'étranger, la scolarisation des masses restantes (même sans issu) a partout entraîné un désintéressement de la population vis à vis de l'économie rurale. L'élevage est le premier secteur qui a souffert de cette situation. L'absence des bergers dévoués au sein des familles et dans le marché de travail, ajouté à la décimation qu'a connu le cheptel, pendant les deux dernières décennies, ont beaucoup réduit les potentialités économiques du douar. A l'exception de 6 familles, tous les foyers nomades ont plié leurs tentes et se sont sédentarisés. Cette sédentarisation

non préparée a joué de façon très négative sur l'économie du douar : d'une part elle a augmenté le poids démographique sur les infimes ressources agricoles, d'autre part, elle a privé les minuscules lopins de terre d'un engrais naturel très riche et presque gratuit, comme elle a privé la communauté des ressources complémentaires que dégénérât l'exploitation des parcours collectifs. Naturellement, les couches les plus touchées sont celles qui ont auparavant basé leur économie essentiellement sur l'agriculture, alors que les gens de métiers continuent à utiliser leur force physique pour s'entretenir, mais hors du secteur agricole.

III - LES MANIFESTATIONS DU NOUVEL ORDRE

1. Le changement de l'ordre

* **Ordre économique** : preuve de réussite économique, les strates sociales les plus démunies (les Imzila et les Igourramn) ont essayé de se procurer des terrains agricoles. La désagrégation de l'héritage des anciennes grandes familles a favorisé des transactions. Mais le vif attachement à la terre semble être un frein social très important pour contrecarrer la pression sur les terres. Les rares projets de vente sont censurés. Les nouveaux riches de l'émigration se tournent donc vers l'extérieur. Les périmètres les plus attirants sont Tadla (3 émigrés) Moulouya et le Dir du Moyen Atlas (2 émigrés). Or la nécessité de trouver un gérant et des ouvriers au sein ou hors de la famille font perdre de plus en plus à ce secteur son traditionnel attrait au profit du secteur commercial. Les fqihis qui, après une période d'exercice de leur métier se transforment en tailleurs ou boutiquiers. Le douar compte à ce jour une bonne dizaine de boutiques appartenant essentiellement aux descendants des Imzila et ceux des Igourramn.

* **Les transformations de l'habitat** :

Malgré le maintien de l'aspect extérieur et de l'organisation traditionnelle dans le secteur de l'habitat, celui-ci commence à connaître des changements majeurs au niveau du site, de l'architecture et des matériaux de construction. Les nouvelles habitations s'éloignent de plus en plus des anciens noyaux, les sites en relief sont généralement investis, l'individualisme est total, mais une tendance à un relatif effacement de la « ségrégation » inter-groupement se dessine. Sur le plan architectural, même si elles sont dominantes par la force du site, les nouvelles habitations perdent en hauteur et gagnent beaucoup du terrain horizontalement. Le nombre de chambres et celui des cours intérieures devient très important. Les ouvertures extérieures s'élargissent de plus en plus. La séparation entre les espaces occupés par les animaux d'une part et ceux occupés par les hommes d'autre part, devient très nette. Une certaine spécialisation dans les fonctions des chambres se précise. Les matériaux de construction subissent de légères transformations. Si, à l'exception de l'école et de la nouvelle mosquée d'Imzila, aucune construction entièrement en ciment, n'est constatée à ce jour, celui-ci est déjà largement utilisé dans les espaces internes. Le verre, le fer font aussi leur apparition. Le plâtre, lui, est traditionnellement utilisé dans la zone. Plusieurs maâlems des Imzila ont une réputation qui dépasse le cadre tribal.

A l'extérieur du douar, l'achat des lots de terrain ou de maisons par des émigrés est devenu presque une règle générale. Les petits centres de Kelaât

Mgouna, de Boumalne, la ville d'Ouarzazate, la plaine de Tadla sont les lieux les plus fréquentés.

*** Le refus de l'ordre socio-politique établi :**

Dans le contexte de l'ordre social traditionnel, une ségrégation, même non déclarée, s'est installée. On ne peut ni parler de système de « caste », ni de celui de « classe », mais une nette limite entre les différents groupes, dans l'espace, dans les rôles socio-économiques et politiques, mais aussi dans les relations quotidiennes. Cette frontière est encore plus nette entre les 3 communautés (Aït Igherm, Igourramn et Aït Bouanzar) que rassemble l'épithète d'Imazighn d'une part, et le groupe des Imzilh (Issoukiyn) d'autre part. Le mariage, par exemple, est presque prohibé dans les deux sens. L'endogamie est une pratique courante entre les familles d'un même lignage. Ainsi, le recours à des étrangères au douar, mais chez une communauté similaire, est très courant. Les Imzilh font appel aux jeunes filles des Imzilh n'Rbat ou des Imzilh n'Imaghran, ou des Aït Hdida et vis versa, alors que les Imazighn, font appel aux Imazighn des autres localités tels que Rbat, Alemldoun, Aït Khlifa ... La transgression de cette « loi » ne passe pas sans grand bruit.

Avec l'ouverture, deux tendances se dessinent : d'une part, on accepte, avec beaucoup de pudeur, et des deux côtés, des mariages de « métis », d'autre part les anciens hommes de couleur, une fois émigrés, font appel à des conjoints blancs venus d'ailleurs. Et c'est avec grand étonnement qu'on remarque la profonde adaptation aux conditions du douar, des filles venues de Fès (1), de Marrakech (2), d'Essaouira (2), de Casa (1), de Beni Mellal (2), du Sous (1) et d'Aït Ourir (2). Ces dernières années ont aussi connu le passage de deux filles des Imazighn dans le camp des Issoukiyn ce, malgré le refus systématique montré par leurs familles. C'est donc là un défi social par les Issoukiyn aux anciens « maîtres », ce avant le défi politique.

En fait, si jusqu'ici, le rôle politique dans le douar est assumé par les Imazighn, aujourd'hui, les nouvelles générations trouvent beaucoup de peine à accepter cet asservissement. La Jmaâ n'a plus les mêmes rôles, ni le même poids. Le Mokadem, s'il n'est pas contesté dans le poste presque héréditaire qu'il occupe, n'est plus entendu. Les élections communales ont mis en relief une opposition animée par le groupe d'Imzilh et par des émigrés. C'est là une réussite, même partielle, dans la voie de déplacement du centre socio-politique et économique du douar.

2. Les signes de la nouvelle tendance.

L'exode des premiers éléments du groupe des Issoukiyn pour fuir la pression de ceux qui ont le pouvoir dès avant 1956, l'installation de l'école dans le douar à partir des années 60, l'intensification du mouvement migratoire ont déclenché le processus des transformations. En fait, dès la fin des années 70 la construction d'un bassin d'accumulation d'eau potable par un émigré, l'achat d'un générateur électrique, et d'un moulin mécanique étaient conçus comme des événements de grande signification. Une carte des lignes électriques est à ce sujet très parlante. Aujourd'hui, le douar utilise deux générateurs, tous deux installés du côté des Imzilh. Les lignes traversent le douar dans tous les sens. Ils retracent presque la carte des affinités inter-ethniques et celle des relations socio-politiques. Aussi, la communauté des Imzilh, aidée

par un émigré en Hollande, a entrepris dans son espace la construction d'une mosquée en dur. Achevée il y a presque trois ans, sa mise en service a coïncidé avec l'événement de la souscription des marocains pour la construction de la grande mosquée de Casablanca. Ainsi, la répartition des participations à cette dernière, a suscité des réactions inattendues chez les Imziln. Habituellement toute les redevances imputées au douar sont réparties selon les surfaces agricoles exploitées par chaque famille. Au moment de cette souscription, le pas-seport, la profession ont été mis en avant. Les Imziln étant les premiers à être touchés, ont manifesté leur mécontentement. Le douar se divise en deux parties, et la mosquée des Imziln se hisse au niveau de la mosquée de Vendredi. De leur côté, les Imazighn, devenus «pauvres» face à la montée des autres, essayent de s'adapter. L'émigration interne, saisonnière, est la solution la plus adoptée. Les métiers de chauffeur, de soldat sont préférés. Mais, la majorité des candidats sont sans aucune qualification et se limitent à des déplacements entre les chantiers du Nord. Les grands espaces fréquentés sont : Agadir, Rabat-Temara, Tanger, Tetouan, El Hoçaïma, Casa et Marrakech.

CONCLUSION

En guise de conclusion, malgré son isolement dû à la topographie, à l'altitude (1800m), à l'éloignement par rapport aux grands axes routiers et aux centres de décision, le douar Amejgag est entraîné actuellement dans un processus de transformation interne très profond. Le grand flux migratoire n'est qu'une manifestation de cette dynamique. Le barrage colinéaire projeté entre Amejgag et Ameskar, le chantier minier timidement entamé, les projets de reboisement qui ont fait grand bruit ces deux dernières années auront-ils des répercussions sur cette dynamique ?

Le douar présente des atouts par sa position et son poids démographique. La nouvelle phase des mutations qu'il traverse ne doit pas entraver sa démarche en vue de profiter de ces atouts. Le grand flux de touristes qui sillonne le Haut Atlas central peut être organisé pour profiter à la population, tout en tenant compte des impératifs qu'impose l'environnement socio-culturel et naturel. Une politique de fixation des populations doit absolument se mettre en route. Pour le moment, la pression démographique, le manque d'eau potable, de l'électricité, la mauvaise tenue des routes, l'échec scolaire, les grandes crues, les sécheresses et la décimation des parcours circuitent et entravent tout développement réel.

BIBLIOGRAPHIE

AÏT HAMZA Mohamed. 1986, **Aspects des transformations socio-spatiales du bassin versant d'Assif M'goun** (Versant Sud du Haut Atlas central) D.E.S. Géog. Faculté des Lettres, Rabat 2T. (en arabe).

AÏT HAMZA M. 1991. **Irrigation et stratification socio-spatiales**. in, Aspects de l'agriculture irriguée au Maroc. Edité par M. Ismaïl El Alaoui et P. CARRIERE, Montpellier, pp. 71-85.

AÏT HAMZA M. 1992, **L'habitat dans le Dadès et le rôle de l'émigration dans son évolution récente**. in la Recherche scientifique au service du développement. Actes de la 3ème rencontre universitaire maroco-néerlandaise. Série : Colloques et Séminaires N° 22. Pub. FLSH. Rabat, pp. 127-145.

GELLNER E. 1969. **The saints of atlas**. (London 1969) Traduction par P. Caatalen, B.E.S.M. N° 128-129.

TAOUFIQ Ahmed. 1983. **La société marocaine au 19ème S. (Inoultan 1850-1912)**. 2 Vol. Publication de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat. (en arabe).